

« Que je lui fasse faire un beau mariage, se disait-elle, et pour droit de courtoisie je serai remboursée. »

Elle s'était donc mise en quête de l'héritière qui pouvait avoir l'ineffable avantage de payer les dettes de M. Chauret père en devenant M^{me} Chauret fils ; mais la trouver n'était pas chose facile. Les belles fortunes se recherchent entre elles, et Fernand n'avait, sous le rapport du physique ou du mérite, rien qui pût engager une fille riche à lui donner la préférence. Heureusement M^{me} Lejarrois se souvint de M^{lle} Lefort qui avait une grosse dot, qui était fille unique et qui vivait tellement isolée qu'on pouvait espérer, avec un peu d'adresse et de persévérance, la circonvenir au profit de Fernand. Elle fit part de ses projets à son candidat ; il s'y associa avec empressement.

Le premier point était de gagner M. Lefort. Dans ce but elle alla lui dire qu'un jeune homme, fils du baron Chauret qu'il connaissait un peu d'ailleurs, garçon capable et d'avenir, souhaitait vivement travailler dans ses bureaux sans aucune rémunération et seulement pour s'initier aux affaires. M. Lefort avait naturellement consenti et, pendant deux ans, Fernand Chauret qui ne manquait ni d'énergie, ni de suite dans les idées, et qui ne perdait jamais de vue la dot de Séverine n'avait rien négligé pour captiver la bienveillance de son patron. Il avait pleinement réussi. Parfois cependant le temps lui semblait un peu long, mais M^{me} Lejarrois, qui avait ses raisons pour cela, le remontait.

« Ayez patience, lui disait-elle, ne gênez rien par trop de précipitation, ne dérangez pas le temps qui travaille pour vous ; il faut que M. Lefort en arrive à voir en vous le gendre idéal. Rien ne presse, aucune démarche sérieuse n'a été faite pour Séverine ; le jour où je croirai le moment venu d'agir, je vous préviendrai »

Ce moment lui sembla absolument arrivé le lendemain du bal donné chez M. Lefort. L'émotion de Maurice auprès de Séverine, la sympathie non dissimulée que celle-ci lui témoignait, la quasi-intimité existant entre les deux jeunes gens, le trait-d'union qu'ils avaient dans Clotilde lui parurent autant d'obstacles à ses projets. Evidemment M. d'Artannes, qui n'avait jamais répondu à ses avances, qui la plupart du temps éludait ses invitations, aimait Séverine et possédait dans M^{me} Evrard un appui considérable. Il